

# Gendre et belle-mère

I.

Jean était un franc débonnaire,  
Jovial d'allure et de ton,  
Égayant toujours d'un fredon  
Son dur travail de mercenaire.

Soucis réels, imaginaires,  
Aucuns n'avaient mis leur bridon  
À son cœur pur dont l'abandon  
Était le besoin ordinaire.

Je le retrouve : lèvre amère !  
Ayant dans ses yeux de mouton  
Un regard de loup sans pardon...  
Quelle angoisse ? quelle chimère ?  
Quelle mauvaise fée a donc  
Changé ce gars ? Sa belle-mère !

II.

Il n'aurait pas connu la haine  
Sans la vieille au parler bénin  
Qui d'un air cafard de nonnain  
L'affligeait et raillait sa peine.

Il avait la bonté sereine  
Et l'apitoiement féminin.  
Il n'aurait pas connu la haine  
Sans la vieille au parler bénin.

Aujourd'hui, la rage le mène.  
Pour mordre, il a le croc canin  
Et son fiel riposte au venin.  
Non ! sans cette araignée humaine,  
Il n'aurait pas connu la haine !

### III.

Il devint fou. Comme un bandit,  
Il vivait seul dans un repaire,  
Âme et corps ; gendre, époux et père,  
Se croyant à jamais maudit.

Tant et si bien que, s'étant dit  
Qu'il n'avait qu'une chose à faire :  
Assassiner sa belle-mère  
Ou se tuer ? — il se pendit !

— Au sourd roulement du tonnerre  
Que toujours plus l'orage ourdit,  
Son corps décomposé froidit,  
Veillé par un spectre sévère :  
Encor, toujours, sa belle-mère !

### IV.

La belle-mère se délecte  
Au chevet de son gendre mort,  
Et le ricanement se tord  
Sur sa figure circonspicte.

Avec ses piqûres d'insecte  
Elle a tué cet homme fort.  
La belle-mère se délecte  
Au chevet de son gendre mort.

Sitôt qu'on vient, son œil s'humecte,  
Elle accuse et maudit le sort !  
Mais, elle sourit dès qu'on sort...  
Et, lorgnant sa victime infecte,  
La belle-mère se délecte.

## V.

Enterré, le soir, sans attendre,  
Sur sa tombe elle est à genoux  
Voilà ce qu'en son tertre roux  
La croix de bois blanc peut entendre

« Enfin ! J'viens donc d't'y voir descendre  
Dans tes six pieds d'terr' ! t'es dans l't'rou.  
C'te fois, t'es ben parti d'cheux nous,  
Et tu n'as plus rin à prétendre.

Rêv' pas d'moi, fais des sommeils doux,

Jusqu'à temps q'la mort vienn' me prendre,  
Alors, j's'rai ta voisin' d'en d'sous,  
J'manq'rai pas d'tourmenter ta cendre...  
L'plus tard possible ! au r'voir, mon gendre. »

Maurice Rollinat (1846–1903)